

Pour comprendre Kierkegaard

François MOTO NDONG
Chargé de recherche,
IRSH, CENAREST (Gabon)
motondong@yahoo.fr

Introduction

Pour avoir consacré l'essentiel de sa philosophie au phénomène de l'existence tel que vécu de façon concrète et poussé nombre de penseurs à sa suite à réfléchir sur cette problématique innovante, Kierkegaard est présenté comme le «père de la pensée existentielle» (G. Georges 1963, p. 9). «Au miroir de son œuvre, c'est surtout la vie citadine qui s'offre à nous, au hasard des flâneries boulevardières, des promenades sur les remparts et des randonnées en voiture à travers les bosquets et les guinguettes de la banlieue» (Idem., p. 14-15). Cette immense œuvre philosophique, composée d'une abondante bibliographie qui traite des problématiques liées à l'existence et à la religion, aurait dû ou pu le mettre au-devant de la scène regroupant les grandes figures de la pensée philosophique. Or, ce penseur danois de grand talent, dont les idées continuent de marquer des générations de philosophes, demeure pourtant au mieux mal connu, au pire inconnu. Qu'est-ce qui peut expliquer une telle situation? Comment rendre visible ou accessible la pensée pourtant rayonnante de Kierkegaard, tout en le faisant connaître au plus grand nombre? C'est à cette dernière question que tente de répondre la réflexion suivante. Autrement dit, à partir des événements marquants de sa vie et des grandes lignes de sa pensée, la présente fiche technique donne l'occasion aux lecteurs de découvrir qui est Kierkegaard.

1. Un destin prédéterminé

Soeren Aabye Kierkegaard est né le 5 mai 1813 à Copenhague. Il est mort le 11 novembre 1855 à Copenhague. Des événements particuliers intervenus dans la vie de son père et dans sa propre existence permettent, à défaut de la cerner entièrement, d'appréhender tout au moins les orientations essentielles de la pensée kierkegaardienne. Certains le disent théologien, plus précisément penseur religieux. Ce qui semble juste, car la majeure partie de son œuvre se consacre aux questions religieuses. En se basant sur ses réflexions sur l'homme, la religion et le monde (danois). D'autres font de lui, certainement à raison, un philosophe. En réalité, Kierkegaard combine plusieurs statuts : poète, romancier, écrivain; en un mot, il est un penseur. Pour avoir été le premier à consacrer ses analyses à la vie quotidienne sociale et religieuse de Copenhague et du Danemark, Kierkegaard est considéré comme le père de la pensée existentielle. «L'œuvre de Kierkegaard, écrit Georges Gusdorf, peut être considérée, dans son ensemble, comme une chronique de la vie à Copenhague entre 1830 et 1855» (G. Gusdorf, 1963, p. 15). De fait, Kierkegaard apparaît comme un témoin attentif et concerné par les événements

en cours dans son environnement immédiat. Dans l'absolu, son rôle de témoin se résume à observer les faits et à rendre compte de cette observation. C'est en cela que Kierkegaard n'est pas philosophe au sens où on l'entend; c'est-à-dire «un technicien de la réduction de monde et de l'homme à un ensemble de concepts abstraits, choisis avec soin pour que leur assemblage permette de résoudre sur le papier toutes les difficultés imaginables, et même les autres» (G. Gusdorf, 1963, p. 70). Kierkegaard est un témoin de la vérité. Pour lui, l'homme n'est pas possesseur de la vérité; c'est plutôt la vérité qui s'empare de lui. Il en est le porteur, bien malgré lui. Toute sa vie et toute son œuvre se consacrent à la conquête de la vérité existentielle et religieuse, dont l'individu reste le seul dépositaire. C'est pour cette raison qu'il invite chacun à remplir ce devoir : assumer son individualité catégorique. Quels liens existent-ils entre l'introduction et les points développés ci-dessous?

2. La malédiction de Dieu par Michael Pedersen Kierkegaard et son enrichissement qui s'en est suivi

Il ne serait pas exagéré de penser que le destin de Kierkegaard se détermine bien avant sa naissance. «Son histoire spirituelle commence probablement beaucoup plus tôt» (G. Gusdorf 1963, p. 29). De fait, les événements intervenus dans la vie de son père influenceront fortement celle de Kierkegaard. Si l'on en croit le récit de ces événements livré par Georges Gusdorf, la famille des Kierkegaard était nombreuse et très pauvre. Elle vivait dans le Jutland (au Danemark) et se composait de paysans sans revenus fixes. Ses membres gagnaient leur pitance grâce à ce qu'on appellerait trivialement aujourd'hui «les petits boulots» : gardiens de bêtes, exploitants de bois de chauffe, etc. En réalité, il s'agit de travaux de la débrouillardise inhérents à la campagne. Ceux-ci sont rendus plus difficiles et plus pénibles à cause des conditions climatiques quasi insupportables : l'environnement est enneigé et connaît le grand froid pendant l'hiver. C'est dans cet écosystème particulièrement hostile que Michael Pedersen, le père de Kierkegaard, a eu, malgré tout, la chance de trouver un emploi : la garde de bêtes. C'est l'occasion pour lui d'apporter une contribution financière et aider sa famille si éprouvée. «... à bout de misère, de désolation et de la faim, il maudit le Dieu qui a réservé un destin aussi cruel.» G. Gusdorf (1963, p. 29). Les conséquences de cet acte de désespoir sont surprenantes. Comme si Dieu avait entendu son message et décidé d'y réagir positivement, la vie du père de Kierkegaard va connaître des rebondissements inespérés, mais plus avenants. Après avoir appris le métier de bonneterie (fabrication de vêtements en maille) chez son oncle à Copenhague, Michael Pedersen se met à son propre compte. Très rapidement, ce métier lui permet d'amasser une grande fortune. Cependant, au lieu de s'en réjouir, il plonge dans le doute et l'angoisse, car il craint les représailles divines.

De fait, pour lui, cette richesse apparaît comme un avant-goût d'un terrible châtement à venir. En fin de compte, aussi rapide que fût sa richesse, son retrait des affaires intervient également de la même manière. Le père de Kierkegaard choisit de consacrer sa vie à Dieu et à sa famille. Il mène donc une existence angoissée et austère dont les répercussions sur ses enfants ne tardent pas. Kierkegaard, en particulier, en tant que dernier né et au regard de la proximité d'avec son père, en porte les marques les plus visibles. Il écrit dans son journal : «La meilleure preuve de l'immortalité de l'âme, de la réalité de Dieu est proprement l'impression que l'on reçoit de ces questions dans son enfance (...) C'est parfaitement sûr, car mon père me l'a dit» (S. Kierkegaard, 1948). Sa vision du monde, de l'homme, de la religion sera profondément marquée par la figure du père omniprésent dans sa vie. Il faut préciser que la mère de Kierkegaard, très effacée, n'a eu pratiquement aucun impact sur sa vie ni son œuvre. Il n'en parle presque pas. Certains commentateurs affirment à tort ou à raison qu'«il n'a jamais parlé d'elle» (M. Grimault, 1962, p. 10)

3. La rupture des fiançailles d'avec Régine Olsen

Comme la chronique sur la vie quotidienne à Copenhague à laquelle Kierkegaard a habitué ses lecteurs et dont la caractéristique principale reste la banalité des faits relatés, l'histoire de ses fiançailles apparaît comme un événement tout aussi banal. Cependant, seuls le début, le cours et la fin de cette histoire obéissent à une logique sociale normale. Son plus grand et inattendu retentissement est à observer dans la suite de la vie et l'œuvre kierkegaardienne. La rencontre entre Régine Olsen, une jeune fille de 14 ans, et Kierkegaard, étudiant, a lieu chez les amis de ce dernier en mai 1837. Aucun lien particulier ne s'établit de suite entre eux, comme on aurait pu s'y attendre. Cela n'empêche pas qu'il pense à elle de temps en temps par la suite. Resté inactif, ce n'est que trois ans après leur première rencontre que l'auteur de *Crainte et tremblement* prend enfin l'initiative de se rapprocher de cette jeune fille dont il s'est épris. S'en suit une demande en mariage que Régine Olsen accepte, malgré l'amour qu'elle éprouve pour l'un de ses professeurs. «Le couple» se fiance très rapidement. Malheureusement, comme un jeu ou un test qu'il aurait voulu se faire à lui-même; sans motif apparent, les fiançailles sont rompues par Kierkegaard, presque aussi rapidement qu'elles ont été célébrées. Plusieurs raisons, ultérieurement dévoilées, expliquent, à défaut de la justifier, cette décision plus ou moins lourde de conséquences. En effet, il déclare qu'«il est facile de désirer dans la jeunesse, mais difficile de garder son âme à la hauteur de son désir quand le remords secret et l'angoisse de la mort rongent les forces» (S. Kierkegaard 1993, p. 996). Autrement, il y a des secrets et un certain état d'esprit qui ont conduit Kierkegaard à renoncer à son engagement au mariage. L'ensemble de faits autour de Régine Olsen impacte considérablement

Kierkegaard aussi bien dans sa vie que dans son œuvre, dont une partie non négligeable est consacrée à cette étape de son existence. Pour Georges Gusdorf, «Kierkegaard a eu la révélation de son destin grâce au témoignage de son père et grâce au témoignage de Régine. C'est cette dernière qui a fait de lui, en provoquant une nouvelle mise en direction de sa vie, un écrivain et un prophète.» (G. Gusdorf, 1963, p. 42)

4. L'échec de sa tentative de dispenser les cours au séminaire et le manque de soutien de l'évêque Mynster

Mynster est l'évêque de Copenhague. Il était le grand ami de Michael Pedersen (le père de Kierkegaard) et le pasteur de la famille Kierkegaard, avant d'être évêque. Cet évêque, devenu la personnalité la plus importante de l'Église danoise, était donc très proche de la famille Kierkegaard. Ses contacts avec Pedersen sont réguliers, car les deux hommes partagent une passion : les discussions autour de la Parole de Dieu. De même, avec Kierkegaard, les rencontres avec Mynster sont multiples et fréquentes. En effet, Kierkegaard était régulier à l'église de Mynster dont il écoutait et lisait les sermons. Cet ensemble d'événements particuliers crée en conséquence des liens quasi familiaux entre Mynster et Kierkegaard. Ce dernier le vénère littéralement. Cependant, cette ambiance empreinte de quiétude et de chaleur familiale ne durera pas bien longtemps. L'acte de divorce est signé après la mort du père de Kierkegaard, lorsque l'évêque Mynster s'abstient de soutenir sa demande de vacances au séminaire, alors que Kierkegaard avait soutenu sa thèse de doctorat et terminé ses études de théologie. D'autres récriminations à l'endroit de Mynster, accusé de falsifier, voire de tuer le christianisme, et de corrompre les chrétiens danois, vont exacerber les tensions entre l'évêque et Kierkegaard. La hache de guerre est déterrée lorsque Mynster qualifie Goldschmidt, le directeur du journal *Le corsaire*, qui avait ridiculisé Kierkegaard «d'écrivain de talent» (J. Brun, 1982, p. 15). Malgré cette ambiance délétère entre ces deux hommes, par respect pour la mémoire de son défunt père et l'amitié qui les liait, Kierkegaard s'abstient d'attaquer de front Mynster vivant. Il se contentera des observations plus ou moins réservées, bien que celles-ci annoncent déjà les couleurs d'une critique autrement plus ouverte et plus virulente. «[...] Nombreuses sont les critiques que Kierkegaard adresse à Mynster; elles vont des reproches nuancés, reconnaissant que la tâche de l'évêque n'était pas facile, aux condamnations véhémentes faisant de lui une sorte d'impôteur.» (Idem., p. 20).

5. L'oraison funèbre de Martensen à la mort de Mynster

Kierkegaard avait déjà formulé un certain nombre de récriminations à l'endroit de l'évêque Mynster, du vivant de ce dernier. Il l'accuse, entre autres, d'adoucir le christianisme, en sélectionnant habilement et en ne mettant en exergue que

les passages des Écritures Saintes qui lui permettraient de jouir paisiblement de la vie mondaine. De ce fait, Mynster apparaît aux yeux de Kierkegaard comme un faussaire, pratiquant un faux christianisme. «Oui, c'est bien cela : le culte officiel (qui se prétend le christianisme du *Nouveau Testament*) est, du point de chrétien, un faux» (S. Kierkegaard, 1982, p. 78). À travers cette déclaration, l'auteur vise non seulement l'évêque Mynster, en tant que premier responsable de l'Église danoise, mais aussi tous les autres acteurs ayant une quelconque responsabilité dans son administration, à savoir l'État, le clergé et même, dans une moindre mesure, le peuple danois. Des démonstrations d'erreurs, de fautes, de malversations, voire de péchés dans la chrétienté danoise, initiées et rendues publiques par Kierkegaard, n'ont été suivies d'aucune réaction de la part de l'évêque de Copenhague, du moins dans le sens que Kierkegaard le souhaitait. Bien au contraire, Mynster s'est illustré dans une provocation inacceptable lorsqu'il a pris parti pour le *Journal Goldschmidt* qui avait ridiculisé Kierkegaard. La déception et la colère kierkegaardienne atteignent leur paroxysme lorsqu'à la mort de Mynster, Martensen (théologien hégélien et professeur ayant eu un certain succès auprès des étudiants, mais qui n'impressionnait guère Kierkegaard), candidat à sa succession, présente, lors de son oraison funèbre, Mynster comme «l'un des vrais témoins de la vérité (...) un vrai guide (...) il appartient à la chaîne sacrée des témoins de la vérité qui s'étend au cours des siècles depuis l'époque des apôtres»¹. Cette déclaration de Martensen a mis le feu aux poudres. Kierkegaard perçoit très clairement le contraste entre la vie dorée et les funérailles nationales glorieuses de Mynster et le parcours tortueux ainsi que la fin tragique de Jésus, qui a été «humilié, insulté, torturé, expirant le dernier souffle après avoir connu le calvaire du Golgotha»². Il s'est donc lancé dans une dénonciation en bon ordre de cette imposture. Kierkegaard profite de cette occasion qui semble lui être offerte pour régler ses comptes à toute la chrétienté danoise, à travers une critique virulente et incessante. Pour lui, en réalité, le plus court chemin de s'en prendre à l'Église danoise est de s'en prendre à Mynster. C'est ainsi qu'il formule toute sa pensée religieuse, dont une grande partie se consacre à la critique de la chrétienté danoise jugée indécente. Et, à travers l'Église danoise, c'est tout l'ordre établi (l'État) qui est visé par cette critique sévère.

6. La lutte contre Hegel et l'hégélianisme

De même que le chemin le plus court pour atteindre l'Église danoise est de s'en prendre à l'évêque Mynster, de même, le chemin le plus court pour atteindre la philosophie est de s'attaquer à Hegel. La pensée philosophique et religieuse kierkegaardienne se forge, en grande partie, à travers la confrontation de Kierkegaard avec ces deux figures emblématiques de leurs ordres respectifs (l'Église

danoise et la philosophie, érigées en système de l'existence). À côté de ses critiques vis-à-vis de la chrétienté danoise qui consacrent la formalisation de sa pensée religieuse, Kierkegaard élabore sa pensée existentielle dans une lutte incessante contre l'hégélianisme. À titre de rappel, Hegel crée un vaste système philosophique, identifié comme un globe existentiel, dans lequel chaque être trouve une place prédestinée et quasi immuable. La mise en place du système hégélien a son origine dans ces mots écrits dans une correspondance à Schelling en novembre 1800 : «Partant des besoins subordonnés des hommes, j'ai dû me pousser à la science, et l'idéal de ma jeunesse a dû se transformer en une forme de la réflexion, en un système». Par la suite, il assigne au scientifique un rôle et un objectif : rendre la nature intelligible, la concevoir, c'est-à-dire l'ériger comme un système. En d'autres termes, l'objectif de Hegel est de faire de ce système, un tout ayant un centre dont procède la multiplicité de ses parties. Kierkegaard s'élève contre cette idée d'un système de l'existence clos, immuable et définitif, qui annihile la subjectivité de chaque individu et abroge en même temps l'idée de liberté individuelle. «Il n'y a pas de système de l'existence» (S. Kierkegaard, 1962, p. 39). Pour lui, l'existence se fait par saut : elle est changeante, c'est-à-dire qu'il est possible et fréquent de partir d'un stade de l'existence à un autre, sans suite logique et sans préparation. C'est d'ailleurs dans cette perspective qu'est née l'anthropologie kierkegaardienne, déclinée en étapes sur le chemin de la vie : le stade esthétique, le stade éthique et le stade religieux, complétés par des étapes intermédiaires : l'ironie et l'humour. Le passage à l'un ou l'autre de ces stades se fait de façon imprévisible. Ainsi va l'existence chez Kierkegaard, contrairement à chez Hegel où elle semble suivre un schéma tracé par l'esprit absolu, qui détermine chaque composante du système.

Conclusion

Kierkegaard est un penseur danois peu et mal connu, voire inconnu. Sa vie personnelle «banale», qui ne diffère fondamentalement pas de celle du commun des mortels, semble ne nécessiter aucune attention particulière. Or, à la découverte de la pensée kierkegaardienne, on réalise à quel point cette vie en apparence simple la détermine, car elle en constitue la principale source d'inspiration ; mieux, elle lui fournit la matière première, les idées. C'est précisément la raison pour laquelle cette fiche technique s'attelle à présenter les plus marquants des événements intervenus dans la vie de Kierkegaard. Ceux-ci constituent les grandes lignes et les fondements sur lesquels il a bâti sa pensée. Cette pensée riche et particulièrement intéressante au regard des questions abordées le place parmi les penseurs les plus talentueux de son époque. Elle aurait dû mieux le faire connaître. Malheureusement, aussi brillante soit-elle, l'œuvre philosophique de Kierkegaard ne l'a pas sorti de

1. Cité par Jean Brun, *idem.*, p. 27.

2. Jean Brun, *idem.*, p. 25.

l'ornière. D'où l'effort bien mesuré de cette fiche technique de recenser non seulement les grands moments de l'existence kierkegaardienne, mais aussi les points saillants de sa pensée, en vue de les rendre plus visibles.

Références bibliographiques

- Gusdorf Georges, 1963, Kierkegaard, Paris, Seghers.
GRIMAULT Marguerite, 1962, Kierkegaard, Paris, Seuil, 1962.
KIERKEGAARD Sören, 1993, *Stades sur le chemin de la vie* (in Œuvres complètes), traduction Paul-Henri Tisseau et Else-Marie Tisseau, Paris, Robert Laffont.
KIERKEGAARD Sören, 1982, *Vingt et un articles* (in Œuvres complètes), traduction Paul-Henri Tisseau et Else-Marie Jacquet-Tisseau, Paris, Éditions de l'Orante.
KIERKEGAARD Sören, 1962, *L'existence*, textes choisis par Jean Brun et traduits par Paul-Henri Tisseau, Paris, PUF.